# Des photos jaunies, une bouée miniature, des souvenirs de l'ère Communion

## tout ce qui reste des disparus du « Ginette-Leborgne »

CES visages dramatiques et émouvants sont ceux de quelques-uns des hommes du morutier *Ginette-Leborgne* qui a sombré il y a quelques jours au large de Terre-Neuve, et ceux de leurs malheureuses femmes, de leurs vieux parents.

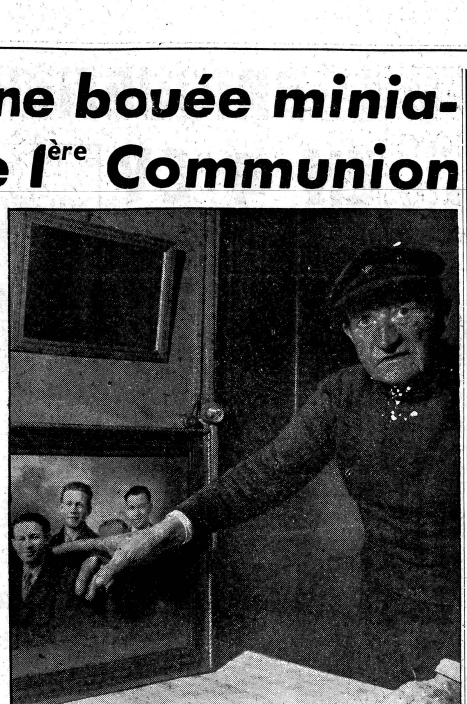
Pour la deuxième fois en trois mois, Fécamp, qui était le port d'attache du *Ginette-Leborgne* est en deuil. Le 1er février dernier, c'était le chalutier *Duc-de-Normandie* qui chavirait au large d'Ostende. Il n'y eut qu'un seul rescapé. Le 24 mai, le *Ginette-Leborgne* était abordé par le chalutier *Jacques-Cœur*, sur les bancs de Terre-Neuve. A 15 h. 50, l'officier de quart, le second capitaine Le Mesle entendit une sirène par babord avant. Il y répondit. L'instant d'après, la silhouette d'un bâtiment surgissait dans le brouillard. Le capitaine commanda machine arrière. Trop tard. Le *Jacques-Cœur*, dont les ancres se détachèrent sous le choc et tombèrent comme un monstrueux grappin sur le *Ginette-Leborgne*, abordait ce navire avec un bruit effroyable, au niveau de la cale avant.

### Un horrible gargouillement...

En quelques minutes le *Ginette-Leborgne* prit 60°, puis 90° de gîte. L'équipage, cependant, s'était groupé sur le pont, où le capitaine de pêche Friboulet donnait ses ordres. La baleinière de bâbord put être mise à la mer. Une vingtaine d'hommes s'y entassèrent. D'autres se jetèrent à l'eau et s'aggripèrent à l'embarcation. Sans arrêt le radio Louis Tirard, qui put échapper cependant à la mort, continuait à envoyer des S.O.S. Un instant plus tard, l'arrière du *Ginette-Leborgne* se dressait lentement, à vingt mètres au-dessus de l'eau. Puis, avec un horrible gargouillement produit par l'air qu'échappait de la coque, dans le fracas de débris de toutes sortes qui s'entrechoquaient, le *Ginette-Leborgne* sombra. Douze marins trouvèrent la mort.

Ils étaient partis pleins d'espoir sur ce beau navire tout neuf, construit en 1948. Il y avait des mousses et des novices qui partaient pour la première fois, pour apprendre leur métier. Fils de familles de dix à quatorze enfants, ils obéissaient à la tradition en même temps que les hauts salaires du pêcheur de Terre-Neuve les attiraient. Il y avait des matelots expérimentés et de vieux marins qui n'étaient partis qu'en vue d'améliorer leur retraite. Celle-ci, en effet, qui ne peut être perçue qu'après cent vingt mois de navigation, se trouve augmentée de 2 p. 100 pour chaque mois supplémentaire.

Non seulement les aménagements confortables du *Ginette-Leborgne* y rendaient la vie agréable, mais la présence du capitaine Friboulet était pour chacun une promesse de belle pêche et donc de beaux gains. En 1949, le capitaine avait battu tous les records de pêche avec 3.200 tonnes de morue pendant une campagne, soit le double des autres bâtiments de même importance. Or les membres de l'équipage sont payés en parts sur la cargaison. Un matelot qui s'est vu attribuer, dans son contrat d'embarquement, une part et demie, peut se faire, sur une cargaison de 2.200 tonnes, dans les 360.000 francs pour l'année. Il n'a pas de frais pendant la campagne et, pendant ses trois mois de congé à terre, il peut arrondir son pécule. Un bon commandant de pêche peut se faire personnellement six à sept millions dans sa campagne. Mais c'est de son talent que dépend le succès de la pêche. Au moment de l'abordage, le *Ginette-Leborgne* avait emmagasiné 650 tonnes de poisson.



## ROLANDE BARNAY

LA petite Rolande Barnay, âgée de quinze ans, montre le médaillon de son frère Louis qui est mort à dix-huit ans et demi sur le « Ginette Leborgne », parce qu'il avait l'estime de son capitaine. Second fils d'une famille de dix enfants, il devait s'embarquer sur le « Jacques Cœur, mais le capitaine du « Ginette Leborgne », qui le connaissait, insista pour le prendre à son bord. La bouée fétiche qui sert de cadre à la photo est, avec celle-ci, le seul souvenir que la famille Barnay ait gardé du disparu. Louis avait toujours voulu être marin. Quand il s'inscrivit aux bureaux de l'inscription maritime, il y entraîna quatre camarades.

## CHARLES BENOIST

AUX oreilles du vieux Charles Benoist résonne douloureusement une phrase de son fils André, pêt en mer sur le « Ginette Leborgne » : « Ne me pourrions peut-être faire naufrage comme le « Duc de Normandie » », avait dit le jeune marin à son père, le jour de son embarquement.

Le « saleur » André Benoist appartenait à une famille de marins. Le vieux Charles Benoist avait lui-même 412 mois de navigation. Un des frères d'André, Fernand, était heureusement au nombre des rescapés. « André était un « poilu » (un courageux) », déclare son père.

## JEANNE HACHE

MME Jeanne Hache pleure son mari, le lieutenant du Ginette-Le-Leborgne, Jean Hache. Le corps de celui-ci était encore chaud, quand il fut halé à bord du Jacques-Cœur. Mais, hélas ! on ne put le ranimer. Sa dépouille repose aux côtés de celle du mécanicien Longanay, au cimetière de Saint-Jean, à Terre-Neuve, en attendant d'être ramenée en France. Le lieutenant Jean Hache avait pris la mer dès l'âge de douze ans, et jusqu'à son service militaire, il navigua sur des navires à voile. Il était fils de marin, ainsi que sa femme, née Jeanne Deneuve. Pour les quinze ans de sa fille Nicole, quelques jours avant la catastrophe, Jean Hache lui avait envoyé un télégramme pour lui souhaiter un bon anniversaire. Le frère jumeau de Jean Hache est également marin. Comme son frère, il est lieutenant et précisément sur le sistership, le jumeau du Ginette-Leborgne : le Minerva. Il a épousé la sœur de Jeanne Hache. A 46 ans, le lieutenant Hache était à quatre ans de la retraite.

## Mme GOGNET

MARCEL Gognet, qui allait avoir seize ans le 25 juin, a fait son premier et son dernier voyage, comme mousse à bord du Ginette-Leborgne. Fils d'une famille de treize enfants, il était le troisième qui ait choisi le métier de marin. Un des deux autres, son frère, était sur le navire abordeur, le Jacques-Cœur. Marcel venait d'écrire à sa mère pour lui dire combien sa nouvelle vie lui plaisait. Mme Gognet avait dû faire de gros sacrifices pour payer à son fils les 80.000 francs d'équipements nécessaires aux marins de grande pêche. Elle ne touchera que 50 à 70.000 francs de la Caisse nationale de secours des marins.

Un des frères de Marcel a été tué pendant la dernière guerre. Son père est mort il y a cinq ans, tué par sa charrue. « Deux morts en cinq ans, dit la malheureuse Mme Gognet, c'est trop de douleur. Ma vie est finie maintenant. »

## Mme RICHARD

IL a fallu beaucoup de ménagements pour apprendre à Mme Richard que son fils Michel avait péri dans le naufrage du Ginette-Leborgne. Elle souffre, en effet, d'une maladie de cœur et l'émotion pouvait lui être fatale. Michel était le plus jeune de ses sept enfants. Il avait dix-sept ans. Il effectuait cette année sa troisième campagne de pêche et venait d'être promu « matelot léger ». Depuis longtemps, Michel voulait être marin, raconte la pauvre mère. Il s'est engagé lorsqu'il a su que plusieurs garçons du pays allaient en faire autant. Le naufrage du Duc-de-Normandie l'avait fortement impressionné et il n'avait pas pu retenir ses larmes en s'embarquant sur le Ginette-Leborgne. »

(*Reportage Tristan DOELNITZ* — *Photos Jean LATTES*)

## EMILE FRIBOULET (le capitaine)

JAMAIS je n'ai assisté à un spectacle aussi horrible », a déclaré le capitaine Emile Friboulet, 50 ans, commandant de pêche du Ginette-Leborgne. Il en est pourtant à son troisième naufrage. Il se jeta un des derniers du chalutier en perdition dans l'eau à — 2°, et participa au sauvetage. Le voici avec ses deux filles Joëlle et Françoise.


Le SHERLOCK HOLMES français révèle ses secrets dans France-soir où le Docteur LOCARD le célèbre criminologiste créateur et directeur honoraire du laboratoire de police criminelle de Lyon dévoile COMMENT IL A ELUCIDE LES PLUS MYSTERIEUSES ENIGMES POLICIERES en expliquant :

- le langage des empreintes
- les clefs du tatouage
- la poroscopie
- comment on fait écrire les morts
- le ligotage
- la façon de violer un chiffre d'état-major
- l'algèbre de la poussière

... en même temps qu'il évoque les plus célèbres affaires criminelles

- Vidal, le tueur de femmes
- les lettres de Tulle
- la vipère du couvent
- l'amnésique de Lyon
- les crimes à l'anesthésique

Etc.

dans une série EXCLUSIVE d'articles qui montre pour la première fois comment travaille « LE SORCIER DE LA POLICE »



R.-L. Dupuy

J'exige l'étiquette bleue ... BASSIN DE VICHY ... bien meilleur marché !

SOCIÉTÉ COMMERCIALE ST-YORRE

# FRANCEN A ENTAME (sans barbe) CARRIÈRE

L'article de Françoise GIROUD

VICTOR FRANCEN... Il y a quinze ans lorsqu'il apparaissait sur un écran, les jeunes filles frémissantes murmuraient :

— Comme il est beau !

En quinze ans, les jeunes filles ont changé plus que lui qui apparaît en ce moment, toujours beau, dans une aimable pièce de Jacques Deval.

Les jeunes filles rêvent maintenant de Jean Marais, de Gérard Philipe ou d'Yves Montand. Le séducteur aux tempes argentées, « l'homme à femmes » que toute une littérature nous décrit dans des effluves de tabac blond et de lavande, le tombeur à la patte d'ole témoin de folles nuits n'est plus coté à la bourse du cœur.

Victor Francen est l'un des derniers représentants d'une génération d'acteurs qui entretenaient encore autour de leur profession un peu de légende...

Les mères de famille tremblaient qu'ils n'enlèvent leur fille, ou que leur fils ne se damne pour quelqu'une de ces « créatures » : non seulement les comédiennes ne se formalisaient pas lorsqu'on murmurait la liste de leurs amants, mais chacune s'honorait d'avoir accordé ses faveurs à une ou deux altesses royales ; les acteurs formaient une race à part, à la fois méprisée et enviée, dont on énumérait les cachets fabuleux, les rivières de diamants, les duels et les duos. Et si l'un d'eux avait la bourgeoise faiblesse d'être marié, fidèle et d'avoir des enfants, il s'en cachait soigneusement.

Nous n'en sommes changé tout cela, mais ils restent encore quelques-uns qui ont gardé le physique de l'emploi. Tel est, à 61 ans, Victor Francen.

Aussi peut-il affirmer aujourd'hui, avec cette voix et cette diction où vibrent quarante ans de théâtre :

— Si je mourais demain, je pourrais dire que j'ai eu une belle vie, que j'ai goûté à toutes les joies.

C'est que la vie, elle aussi, l'a aimé. Alors, elle lui a tout donné, et d'abord ce cadeau précieux : une vocation. Le mystère des vocations n'a jamais été élucidé. Pourquoi l'enfant belge d'une famille de fonctionnaires installée dans une petite ville décida-t-il, dès l'âge de 10 ans, qu'il serait acteur, alors qu'il n'avait jamais mis les pieds au théâtre ?

On prit, chez lui, la chose assez mal. Si mal qu'il partit pour Bruxelles en claquant la porte, chargé de toutes les malédictions.

J'ai toujours eu envie d'interroger ceux qui périssent sur l'échafaud pour leur demander si, lorsqu'ils étaient petits on le leur a souvent prédit. On le promet si souvent, cet échafaud, à de bons jeunes gens qui finissent avec la Légion d'honneur !

Il devait être bien joli garçon, M. Francen, à 20 ans, avec « sa prestance », comme on disait alors, et ses yeux bleus. Et, dans la maison de soieries où il s'engagea comme comptable, les vendeuses se seraient volontiers laissées... comptabiliser.

Grâce-poser le jour, il était le Cid le soir, ce qui console de bien des erreurs d'addition. Mais un Cid un peu confidentiel, puisqu'il jouait dans une troupe d'amateurs.

Il y a encore aujourd'hui chez cet homme vieillissant une faculté d'enthousiasme et une vitalité dont on imagine aisément qu'elles étaient irrésistibles à 20 ans.

Il y a aussi une sorte de propreté, de droiture, de goût sincère pour les bons sentiments qui en firent plus tard l'interprète idéal des officiers de marine.

C'est un ancien acteur de l'Odéon retiré en Belgique, Hippolyte Jahan, qui lui prodigua les premiers encouragements et lui permit de débuter dans des petits rôles au Théâtre du Parc, à Bruxelles. Aujourd'hui, le cinéma, qui exige des acteurs qu'ils aient à peu près l'âge de leurs personnages, a multiplié les carrières rapides, les débuts foudroyants.

Mais, du temps qu'une comédienne de 50 ans pouvait jouer les ingénues, on apprenait humblement son métier dans les théâtres de quartier.

Francen gagna longtemps 3 francs par jour pour jouer deux pièces à la suite, un drame et un vaudeville.

Il gagna un peu plus pour faire une tournée au Canada, beaucoup plus pour une saison au fameux Théâtre Michel de Saint-Pétersbourg et une tournée en Amérique du Sud, avec Lucien Guitry qui le prit en amitié.

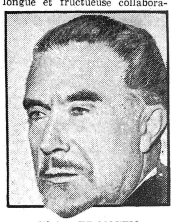
Tous ceux qui ont été ses directeurs, ses auteurs ou ses partenaires, disent d'ailleurs de lui :

— Victor ? Il est si gentil !
— Gentil, soit, mais encore ?
— Très gentil.

Le fait est qu'il exhale cette sorte de bonne grâce propre aux êtres sains, qui ne se posent pas trop de questions sur le sens de la vie, qui font de la culture physique tous les matins, des gueuletons sans crise de foie, l'amour sans complexe et leur métier avec plaisir.

Sa grande époque théâtrale se situe tout de suite après l'autre guerre, qu'il fit sous l'uniforme belge.

En rentrant, il reprit dans la pièce d'Henri Bernstein, *Le Secret*, le rôle qu'avait créé l'oncle de Pierre Fresnay, Claude Gary. Ce fut le début d'une longue et fructueuse collaboration avec Bernstein, qui était — et qui demeure — le meilleur metteur en scène de théâtre.



Victor FRANCEN (avec barbe).

La première Mme Francen fit peu de bruit. Le couple, qui passait pour idéal, se disloqua lorsqu'il devint l'amant d'une comédienne célèbre de l'époque.

On raconte que lorsqu'il quitta celle-ci pour épouser Mary Marquet, elle se posa en face du théâtre, armée d'un revolver dont elle comptait vider le chargeur sur l'infidèle.

Prévenu de l'accueil qu'on lui réservait, Francen resta dans sa loge et en vie par la même occasion.

Avec Mary Marquet, il jouait à la Comédie-Française une histoire d'amour écrite par Paul Géraldy : *Christine*.

A force de se répéter tous les soirs qu'ils s'aimaient, ils finirent par le croire. Ce sont des choses qui arrivent souvent dans ce métier et qui durent ce que durent les pièces.

Au cinéma, il bouleversa les jeunes cœurs en tournant *Friane, jeune fille russe*, avec Gaby Morlay ; il prouva qu'il pouvait être drôle dans *Le Roi* ; il fut excellent dans *Entente cordiale*, et il était, avant la guerre, une solide vedette de l'écran français lorsqu'il rencontra à Beuil, où il faisait du ski, une jeune et belle championne américaine de natation.

Comme dans les films qu'il tournait, cela se termina par un mariage. Mais la comédie que la vie jouait avec lui depuis cinquante ans tourna brusquement au drame. Quand les Allemands envahirent la France, Mme Francen attendait un enfant... Réfugiée dans leur maison de Toulon, ils hésitèrent. Rester ? Partir ? En août 1940, le consulat américain avisa Mme Francen qu'un dernier bateau partait pour les Etats-Unis, sur lequel elle pouvait encore embarquer avec son mari.

Alors, pour assurer la sécurité de sa femme et de l'enfant qu'ils aient à peu près l'âge de leurs personnages, a multiplié les carrières rapides, les débuts foudroyants.

Mais, du temps qu'une comédienne de 50 ans pouvait jouer les ingénues, on apprenait humblement son métier dans les théâtres de quartier.

Francen gagna longtemps 3 francs par jour pour jouer deux pièces à la suite, un drame et un vaudeville.

Il gagna un peu plus pour faire une tournée au Canada, beaucoup plus pour une saison au fameux Théâtre Michel de Saint-Pétersbourg et une tournée en Amérique du Sud, avec Lucien Guitry qui le prit en amitié.

Tous ceux qui ont été ses directeurs, ses auteurs ou ses partenaires, disent d'ailleurs de lui :

— Victor ? Il est si gentil !
— Gentil, soit, mais encore ?
— Très gentil.

Le fait est qu'il exhale cette sorte de bonne grâce propre aux êtres sains, qui ne se posent pas trop de questions sur le sens de la vie, qui font de la culture physique tous les matins, des gueuletons sans crise de foie, l'amour sans complexe et leur métier avec plaisir.

Sa grande époque théâtrale se situe tout de suite après l'autre guerre, qu'il fit sous l'uniforme belge.

En rentrant, il reprit dans la pièce d'Henri Bernstein, *Le Secret*, le rôle qu'avait créé l'oncle de Pierre Fresnay, Claude Gary. Ce fut le début d'une longue et fructueuse collaboration avec Bernstein, qui était — et qui demeure — le meilleur metteur en scène de théâtre.

La première Mme Francen fit peu de bruit. Le couple, qui passait pour idéal, se disloqua lorsqu'il devint l'amant d'une comédienne célèbre de l'époque.

On raconte que lorsqu'il quitta celle-ci pour épouser Mary Marquet, elle se posa en face du théâtre, armée d'un revolver dont elle comptait vider le chargeur sur l'infidèle.

Prévenu de l'accueil qu'on lui réservait, Francen resta dans sa loge et en vie par la même occasion.

Avec Mary Marquet, il jouait à la Comédie-Française une histoire d'amour écrite par Paul Géraldy : *Christine*.

A force de se répéter tous les soirs qu'ils s'aimaient, ils finirent par le croire. Ce sont des choses qui arrivent souvent dans ce métier et qui durent ce que durent les pièces.

Au cinéma, il bouleversa les jeunes cœurs en tournant *Friane, jeune fille russe*, avec Gaby Morlay ; il prouva qu'il pouvait être drôle dans *Le Roi* ; il fut excellent dans *Entente cordiale*, et il était, avant la guerre, une solide vedette de l'écran français lorsqu'il rencontra à Beuil, où il faisait du ski, une jeune et belle championne américaine de natation.

Comme dans les films qu'il tournait, cela se termina par un mariage. Mais la comédie que la vie jouait avec lui depuis cinquante ans tourna brusquement au drame. Quand les Allemands envahirent la France, Mme Francen attendait un enfant... Réfugiée dans leur maison de Toulon, ils hésitèrent. Rester ? Partir ? En août 1940, le consulat américain avisa Mme Francen qu'un dernier bateau partait pour les Etats-Unis, sur lequel elle pouvait encore embarquer avec son mari.

Alors, pour assurer la sécurité de sa femme et de l'enfant

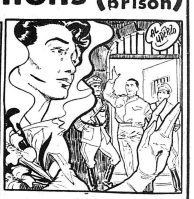
# La midinette trouve un mari et 400 millions (en prison)

Un mariage particulièrement émouvant a été célébré, la semaine dernière, à la prison militaire de Rome. L'ex-lieutenant Luigi Tirone, 41 ans, épousait une jeune fille de 18 ans, Maria Antonietta Cicconi. Le lieutenant Luigi Tirone est le fils de la marquise Elisabeth Locatelli dont la famille possède à Rome de magnifiques palais. Il est le neveu du ministre des P.T.T., Spataro, et l'héritier d'une fortune évaluée à un demi-milliard. La jeune mariée est une fille du peuple qui travaille comme couturière à Rome, où ses parents qui habitaient Termoli sont venus s'établir il y a quatre ans. Elle est l'aînée de neuf enfants.

L'aventure de Luigi Tirone est dramatique. En 1936, le lieutenant Tirone qui était un brillant officier, se prit de querelle avec son colonel qui était, en outre, président d'un conseil de guerre. La dispute fut d'une extrême violence. Emporté par la colère, Tirone saisit un escabeau et le brisa sur le crâne de son chef. Celui-ci fut grièvement blessé. On dut lui faire dix-huit points de suture. Luigi Tirone traduit devant le tribunal militaire de Bologne fut condamné à seize ans de prison. Et c'est dans sa geôle qu'il connut Maria-Antonietta. Elle était venue à Rome, il y a quatre ans, avec sa famille.

Après de longues recherches (car le chômage sévissait à Rome), Maria-Antonietta trouva une occupation dans un couvent de franciscaines, situé à proximité de la prison militaire. Parfois, la jeune fille était distraite de ses occupations par la vue des prisonniers qui faisaient leur promenade réglementaire dans la cour du pénitencier. Un homme jeune et de visage sympathique avait attiré surtout son attention. Elle en fit part aux Sœurs. Celles-ci lui conseillèrent de devenir la marraine du prisonnier. Ce prisonnier était Tirone. Une correspondance suivie s'engagea. Il y eut échange de photographies.

Cette idylle innocente se prolongea pendant deux ans. Maria-Antonietta sentait qu'elle aimait profondément ce prisonnier qu'elle n'avait jamais approché ! Les mois passaient. Maria-Antonietta s'enhardit à demander l'autorisation de voir Luigi Tirone. Elle lui fut accordée. Leur entrevue eut lieu devant un gardien qui se tenait devant le grillage du parloir. Maria fut séduite par l'air malheureux de Luigi. Lui-même fut ébloui par la fraîche beauté de la jeune fille. Ils s'aimèrent. Bien vite, les jeunes gens passèrent aux promesses et aux projets.



Le premier de ces projets vient d'être réalisé : c'est le mariage. Luigi Tirone n'avait invité personne de sa famille. Les huit frères et sœurs de Maria-Antonietta l'avaient accompagnée jusqu'aux portes de la prison. La cérémonie terminée, les jeunes mariés s'embrassèrent tendrement. Maria-Antonietta pleurait de joie, et de tristesse aussi, d'avoir à quitter si tôt son jeune mari. Luigi Tirone qui (chose anormale) n'a jamais bénéficié des amnisties, sera libéré le 20 juin 1952. Mais il a demandé au président de la République italienne, M. Einaudi, de lui accorder la liberté conditionnelle.

# 60 ANS UNE 3e (de séducteur)

qui allait naître, Francen abandonna sa maison, son appartement parisien, ses meubles, ses intérêts, sa carrière.

Et il a, simplement, tout recommencé.

Il est arrivé à New-York sans un sou, inconnu là-bas, ne sachant pas un mot d'anglais. C'est une tournée au Canada qui lui permit de payer l'accouchement de sa femme, de s'installer très modestement à Hollywood. Et, à 50 ans, il s'est mis à apprendre l'anglais.

Jouer la comédie dans une langue qui n'est pas la sienne est un tour de force où presque tous les acteurs se sont cassé les reins. Le sortilège ne s'exerce plus, la présence physique s'efface devant un texte trop soigneusement appris, le charme se rompt.

Il commença, comme un débutant, par des rôles de deux phrases, deux phrases qui lui valaient des nuits d'angoisses.

La première fois qu'il tourna en anglais, il tremblait de la tête aux pieds, caché dans un coin du studio. Alors, un mécaniste, ému devant cet homme malade de trac, s'approcha, lui donna une grande claque dans le dos et murmura :

— Ne t'en fais pas, Victor, ça ira...

Son courage et sa dignité ont forcé l'estime de tous ceux qui l'ont approché là-bas. Il n'a pas joué les vedettes déchues, il a refusé le premier rôle qu'on lui offrait parce qu'il s'agissait d'un film assez déplaisant à l'égard de la France ; il a vécu discrètement en bêchant son potager, tandis que sa femme faisait la cuisine et s'occupait de la petite Léna ; il a sacrifié sa barbe et il a travaillé.

Ce n'est pas un héros, mais c'est un monsieur qui s'est conduit correctement en des temps difficiles.

Il recommence maintenant une troisième carrière en France, toujours sourire aux lèvres, toujours courtois, toujours élégant, un peu las de la vie d'hôtel à laquelle le condamne le fonctionnaire de la police qui a réquisitionné son appartement et ses meubles. « C'est intimidant !... », dit-il. Et une grande ombre dramatique voile soudain l'œil bleu, restituant furtivement le Francen de *Veille d'armes* au monsieur soigné et ennuyé parce que sa petite fille doit prendre tous ses repas au restaurant, parce que les hôtels sont onéreux.

De procès en procès, il espère tout de même rentrer un jour dans ses biens, mais, le mois dernier, découragé, il a failli tout planter là et repartir pour les Etats-Unis.

Il lui reste du séducteur quelques tics : le regard qui déshabille, le coup d'œil rapide sur les jambes, le madrigal automatique.

Mais il lui reste aussi, de l'enfant qui savait *Hamlet* par cœur à 10 ans, une passion très authentique pour son métier, la passion des vrais acteurs, qui assurément, certes, le nom en grosses lettres sur les affiches, le cachet des grandes vedettes, les admirateurs à la porte du théâtre, mais qui peuvent renoncer à toutes les paillettes de la gloire, alors qu'ils mourraient si on les empêchait de jouer.

*P.-S.* — A la suite d'un précédent article, j'ai reçu de Charles Soask la lettre suivante qu'il me prie de publier :

*Chère amie,*

*Dans votre article sur Jean Renoir, vous racontez comment ce grand metteur en scène improvise, sur le plateau, au jour le jour, tout le scénario et tous les dialogues de la Grande Illusion.*

*Permettez-moi de vous signaler que cette œuvre rappelle étrangement, par son alternance d'action et ses dialogues, un autre scénario que Renoir et moi nous écrivîmes ensemble, et qui, par une singulière coïncidence, s'appelait aussi* La Grande Illusion.

*Qui prend la responsabilité de vos déclarations ? Vous-même ou Jean Renoir ?*

*Bien amicalement vôtre,*

Charles SPAAK.

Inutile de préciser, je pense, que prends toujours la responsabilité de ce que j'écris.


VICHY HOTEL FRANCE-ALGER
Quartier Thermal — Confort
Juin et Sept. dep. 725 tt. compr.

SURDITE VAINCUE
BANC PORT PERMANENT d'app. coût, et disparition bourdonnements, etc. avec «Micro-Tympan» amér. INVISIBLE SANS PILE NI FIL, du Dr Reichmann. Docum. discr. gratis sans engagement ; MICRO-FK.23,r.St-Michel,Menton(A.-M.)

5 Francs par jour et par personne !
Voilà ce que coûte l'utilisation de la
Nouvelle Cuisinière électrique Calor
à réglages lumineux
à plaques rougissantes rapides
Et quelle sécurité !
Consultez votre électricien.
Calor — LYON - MONPLAISIR


# TÉHÉRAN ET L'ANGLO IRANIAN C° VOUS EXPLIQUENT POURQUOI LA GUERRE DU PÉTROLE N'AURA PAS LIEU

**VOILA, c'est 4 rials le litre.**

**Nous étions à la pompe d'un des postes d'essence de Téhéran. La Buick de l'ami iranien qui me faisait visiter la ville avait attendu son tour dans une file de petits taxis, tous de marque anglaise.**

— Quatre rials font à peu près quarante-cinq francs, me dit mon hôte. Cela veut dire que sur place, dans le pays qui la fabrique, l'essence est vendue presque aussi cher qu'en Europe, à 5.000 km. de distance. Nous qui sommes un des plus gros producteurs du monde, devons payer notre propre pétrole autant que le client le plus éloigné.

L'employé du poste, qui l'avait entendu, hocha la tête. Il eut un geste complice, sorte d'allusion à une bonne farce que tout le monde connaissait. Se penchant vers nous, il sourit : « Et tout ça, ça va dans la poche de l'A.I.O.C. Mais peut-être pas pour longtemps... »

A.I.O.C. : quatre initiales qui sont un empire. La puissance de l' « Anglo Iranian Oil Company » véritable Etat enclavé dans la nation iranienne, a été maintes fois décrite : la plus grande raffinerie du monde, une population de 70.000 ouvriers, une flotte commerciale, des tribus et des agents à sa solde, des municipalités, des troupes, des journaux, ses services de recherches scientifiques ou d'espionnage, ses hommes politiques, son drapeau, ses aérodromes et ses ports. Mais ce que le monde sait moins, ce qu'il soupçonne avec surprise depuis quelques mois, c'est que tout un peuple s'est mis à caresser l'idée qui faisait sourire l'employé du poste d'essence : « pas pour longtemps... »

## L'aventurier et le prêtre

L'histoire du marché persan est un extraordinaire roman.

Il débute vers la fin du siècle dernier, en Australie. Un obscur juriste de province, William Knox d'Arcy, qui devrait devenir un des plus étranges aventuriers de l'époque, est assis dans son bureau. Un client lui montre un fragment de roche qui l'intrigue. D'Arcy a l'idée de le faire analyser : c'est de l'or. En quelques secondes le destin s'est prononcé : D'Arcy a découvert la plus riche mine d'or d'Australie, le célèbre Mount Morgan dans le Queensland. Sa fortune est faite ; peu d'années après il sera multimillionnaire.

Mais d'Arcy, même enrichi, reste de la race des grands conquérants. Il a la découverte dans le sang. Avec son argent, il voyage, il cherche. A 52 ans, par hasard, il rencontre un Persan qui éveille sa curiosité. Il entend parler d'un fabuleux pays qui recèle un or plus précieux encore que celui qu'il a déjà trouvé : l' « or noir », le pétrole. Il n'en faut pas plus. En 1900, d'Arcy est sur place. Parmi quelques rares prospecteurs découragés, sur un sol aride et rocailleux, dans un climat torride, il s'accrochera pendant des années avec un inlassable entêtement.

En février 1892, un archéologue français, Jacques de Morgan, a publié dans les *Annales des Mines* une étude sur des suintements de pétrole qu'il a remarqués au cours de son expédition de 1891. Sollicités, des groupes français ont hésité à financer des recherches. D'Arcy a connaissance de cette étude et oriente à nouveau ses forages. Entre temps, il a obtenu du Shah Nasr Ed Din, le 28 mai 1901, une concession lui donnant le privilège exclusif de « rechercher, obtenir, exploiter, développer, rendre apte au commerce, enlever et vendre, le gaz naturel, le pétrole, l'asphalte et l'ozokérite à travers toute l'étendue de l'empire persan » et ce, pendant 60 ans. En échange du « droit » accordé, d'Arcy s'engage à verser au gouvernement 20.000 livres et à lui assurer 16 % sur les bénéfices.

Un jour, le 26 mai 1908, c'est le miracle. Dans la région de Maidan-Li-Naftun (la plaine du pétrole), au village de Masjid-i-Suleiman, le liquide jaillit : d'Arcy a trouvé un des plus riches gisements du globe. Il l'a même plus que trouvé : par la concession obtenue en 1901, le pétrole du pays est le sien. Il le maîtrise.

Et, pour la seconde fois, après avoir assuré la sécurité des installations en passant des traités avec les tribus locales, après avoir construit un pipe-line jusqu'au golfe Persique, après avoir créé la raffinerie d'Abadan, l'extraordinaire pionnier se détache de l'œuvre qu'il a mise en route : comme l'or, jadis, le pétrole ne l'intéresse plus. Sur la fin de sa vie, les intrigues du monde lui répugnent, il veut se retirer. Mais il a déclenché un pipe-line mécaniame d'intérêts. Il a beau rentrer chez lui, les agents lui font des offres, le harcèlent, l'écœurent de plus en plus.

C'est alors que se déroule, dit-on, l'épisode le plus imprévu de cette vie exceptionnelle. Dans son livre sur « La guerre secrète du pétrole », Antoine Zischka décrit ainsi le voyage du retour et ce qui en résulta : « D'Arcy déteste les autres passagers... il ne parle à personne. Il prie et lit les récits des sociétés de missionnaires. Un prêtre est à bord... lui aussi ne parle à personne. D'Arcy se sent bientôt attiré vers le seul homme. Il se plaint à lui de la folie de l'or... Deux jours avant d'arriver à New-York, d'Arcy raconte sa vie à son nouvel ami. Le missionnaire paraît d'abord peu intéressé, puis, tout à coup, une idée lui vient : pourquoi ne pas mettre le document si précieux au service de l'Eglise ?... Le Shah a défendu jusqu'alors l'accès de son pays aux missionnaires anglicans... mais s'ils obtenaient la concession, la situation changerait sûrement du tout au tout... Avant même que le voyage soit terminé, l'ingénieur a remis tous ses droits sur les trésors souterrains de la Perse au missionnaire... »

Or, le missionnaire était un agent de l'Intelligence Service, le célèbre Sydney Reilly, qui, alors sa carrière commence. Après quelques mois de décéler à l'extrême prudence, mais aussi avec une indication quelconque permettant d'affirmer que la politique suivie par le Dr Mossadeq « ne bénéficie à aucun pays qui soutient que l'U.R.S.S. » En effet, de nombreux obstacles matériels s'opposent à ce que le pétrole iranien puisse être exploité de façon satisfaisante par les Russes. Ceux-ci n'ont pas une flotte pétrolière comparable (même de loin) à celle de l'A.I.O.C. ; les marins russes n'ont pas une bonne connaissance des Dardanelles est soumise à plusieurs « goulots de contrôle » anglo-saxons et n'est donc praticable qu'en temps de paix ; le chemin de fer transiranien déjà existant n'a qu'un débit très insuffisant ; la construction d'un p e-line du Khouzistan à la Caspienne se heurte au relief montagneux du centre qui en ferait une entreprise gigantesque et coûteuse. Quant aux pétroles de la zone du Nord, reconnue depuis longtemps comme soumise à l'influence russe, ils n'ont pratiquement pas été exploités par l'U.R.S.S., même quand celle-ci occupait toutes les provinces en bordure de la Caspienne.

Selon un Américain qui fait autorité en matière, M. Ralph Pollis, président de la Standard Oil Company de Californie, et directeur de l'Arabian American Oil Company, « le danger de voir la Russie s'emparer du pétrole iranien est presque nul... parce que l'A.I.O.C. est seule à posséder un marché capable d'absorber sa production géante et à disposer d'une flotte adéquate transportant journellement 500.000 barils de produit raffiné ».

Il existe une rue à Téhéran qui est l'image de la vie politique du pays : elle bouchée de gaillards et d'intrigues. En 1919, les Anglais s'emparent de l'Azerbaïdjan et installent un gouvernement indépendante. En 1920, l'U.R.S.S. répond en y opposant le barrage de la République soviétique d'Azerbaïdjan. En 1921, un nouvel accord est signé avec le Shah, par lequel la Russie abandonne les droits concédés au tsar en 1907, mais demande en contrepartie que toute exploitation nouvelle, au moins dans le Nord, soit soumise à l'accord de Moscou.

C'est alors que l'U.R.S.S. envoie en Iran le digne pendant de ce qu'avait été l'agent anglais Reilly, un émissaire au moins aussi habile, audacieux et réaliste que lui, le célèbre Einhorn. Celui-ci va faire pérdre à l'Angleterre la seconde manche. Après quelle carrière mouvementée, l'homme qu'il soutient, Réza Pahlavi, fait reconquérir à l'Iran une partie de son indépendance en dénonçant en 1925 le Traité de Protectorat. En 1930, il devient Shah, conquiert une popularité immense par son énergie et ses réformes, et, le 4 décembre 1932, annule le « firman » qui donnait la concession pétrolière à Knox d'Arcy.

## Einhorn gagne la seconde manche

Après d'orageuses négociations, auxquelles ressemblent par bien des points celles d'aujourd'hui, un nouvel accord est signé, qui prolonge la durée de la concession jusqu'en 1993, mais augmente la participation iranienne aux bénéfices de la Société. Comme en 1951, le contrôle de 1933 avait été porté devant la Cour internationale de La Haye, et même la Société des Nations.

Il y a cependant peut-être une différence entre 1933 et 1951 : l'attitude de l'U.R.S.S. Celle-ci n'est plus positive, mais négative. Elle ne cherche pas à conquérir un territoire. A l'accession au régime, mais à affaiblir un adversaire.

Comme le dit un correspondant français, peu suspect pourtant de sympathies pro-soviétiques « il est impossible de déceler à Téhéran une indication quelconque permettant d'affirmer que la politique suivie par le Dr Mossadeq « ne bénéficie à aucun pays qui soutient que l'U.R.S.S. » En effet, de nombreux obstacles matériels s'opposent à ce que le pétrole iranien puisse être exploité de façon satisfaisante par les Russes. Ceux-ci n'ont pas une flotte pétrolière comparable (même de loin) à celle de l'A.I.O.C. ; les marins russes n'ont pas une bonne connaissance des Dardanelles est soumise à plusieurs « goulots de contrôle » anglo-saxons et n'est donc praticable qu'en temps de paix ; le chemin de fer transiranien déjà existant n'a qu'un débit très insuffisant ; la construction d'un p e-line du Khouzistan à la Caspienne se heurte au relief montagneux du centre qui en ferait une entreprise gigantesque et coûteuse. Quant aux pétroles de la zone du Nord, reconnue depuis longtemps comme soumise à l'influence russe, ils n'ont pratiquement pas été exploités par l'U.R.S.S., même quand celle-ci occupait toutes les provinces en bordure de la Caspienne.

Selon un Américain qui fait autorité en matière, M. Ralph Pollis, président de la Standard Oil Company de Californie, et directeur de l'Arabian American Oil Company, « le danger de voir la Russie s'emparer du pétrole iranien est presque nul... parce que l'A.I.O.C. est seule à posséder un marché capable d'absorber sa production géante et à disposer d'une flotte adéquate transportant journellement 500.000 barils de produit raffiné ».

## Iran contre A.I.O.C.

Jusqu'à maintenant. Cette fois-ci l' « Iranien moyen » a découvert qu'il en avait assez de circuler entre les murs des deux ambassades. Il s'est tourné vers la première, celle qui pèse le plus sur la vie nationale. Il a entrepris de bousculer l'empire de l'A.I.O.C.

Comme en 1932, un dossier d'accusation a été élaboré contre la société anglaise. C'est l'ingénieur Hassibi, ancien polytechnicien et sous-directeur des mines, qui l'a entouré pour mon confrère Edouard Sablier, avec qui j'ai fait le voyage d'Iran. Je lui laisse décrire le point de vue iranien sur quarante années d'une association mouvementée.

« Tout, dès le début, a été arbitraire, dit-il. La compagnie commence à distribuer des bénéfices en 1916, mais jusqu'en 1920 ne verse rien à l'Iran en raison de la guerre. Devant les protestations de Téhéran en 1920, on nous verse un million de livres pour solde de tous comptes : c'est un Anglais, conseiller du gouvernement iranien, qui engage l'accord de notre pays sur ce règlement. Ce n'est pas tout : un pipe-line d'Abadan avait sauté avec la fin de la guerre : l'Anglo-Iranian réclame des dommages et intérêts au gouvernement. Le pétrole iranien qui se répand, la compagnie déduit gravement de la part iranienne la contravaleur des tonnes perdues, calculées sur la base des prix en vigueur sur le golfe du Mexique !

» Pour sa tranquillité personnelle, la compagnie procède à des cadeaux divers. Les territoires de la concession appartiennent au peuplement des tribus Bakhtiars. Les Khans de ces derniers procèdent à des razzias périodiques dans les parages. L'A.I.O.C., pour se les concilier, décide de leur verser 3 % des revenus. Passe encore, mais elle déduit ces derniers de la part iranienne. »

Avez-vous jamais connu, continue l'ingénieur Hassibi, d'exemple d'un gouvernement souverain astreint à acquitter l'impôt sur les revenus décrété par un autre gouvernement ? Eh bien, l'Anglo-Iranian nous payait nos impôts sur la base des bénéfices nets, c'est-à-dire après déduction des impôts britanniques. Le Trésor anglais a reçu en 1947 18 millions de livres sterling à titre d'impôts sur nos pétroles, alors que pour la même année, le total des revenus versés par l'A.I.O.C. était de 7 millions de livres.

» Je ne fais grâce des détails techniques : les redevances sont calculées sur la base du poids et non du volume. Or, plus le produit est léger, plus sa valeur augmente. En outre, on nous pale sur le tonnage exporté ou vendu, non sur celui qui est produit. Ainsi le gaz est brûlé sur place. Or il constitue 11 % du poids, c'est-à-dire que non seulement nous sommes privés de l'usage de ce carburant, mais nous perdons tout son poids dans le calcul des redevances.

» De toute façon, ce calcul est purement arbitraire. En effet, la compagnie se réserve de vendre les quantités voulues à l'amirauté britannique. Nous n'avons jamais pu savoir quelles quantités ont été ainsi livrées, ni à quel prix. En outre, le pétrole que la compagnie se réserve pour son usage personnel ne payé aucune redevance et, d'après nos estimations, il s'agit de plus de 1 million 1/2 de tonnes par an.

» La Compagnie accepte aussi en 1933 de payer sur le prix de revient 4 % à titre d'impôts sur le revenu. Or les impôts iraniens ont augmenté depuis de 7 % à 30 % de ce même prix de revient En d'autres termes, si l'A.I.O.C. ne nous payait plus aucune redevance, mais était seulement astreinte aux mêmes impôts que les autres entreprises, le Trésor iranien percevrait une somme beaucoup plus importante que ce qu'il reçoit actuellement. Enfin la seconde guerre mondiale est venue mettre un comble à nos ennuis : la garantie or prévue pour les réservances devient sans effet avec la fixation du prix forfaitaire de l'or, puis le blocage des dividendes institué par le gouvernement travailliste dévalue fortement la part versée aux actionnaires, rédu-pérable en fin de contrat. »

Que répond l'A.I.O.C. à ce réquisitoire ? Un article de la revue « Pétroleum Press Service » nous l'apprend. Elle fait état d'abord de « 40 ans d'une exploitation pleinement couronnée de succès » et des « grandes contributions que la compagnie a apportées aux finances et au bien-être de la Perse ». Elle défend ensuite l'Accord supplémentaire qui a été rejeté par le parlement iranien avant la décision de nationalisation.

« La trésorerie de la Perse vit depuis des années, dit l'article, des avances sur les redevances et est virtuellement sans ressources. La compagnie a fourni la preuve qu'elle reconnaît les difficultés dans lesquelles se débat le pays et les exigences du moment. Son empressement à accroître substantiellement lef paiements annuels à la Perse aurait eu pour effet de doubler les recettes annuelles provenant de cette source et aurait porté la contribution de la compagnie en monnaie et en services à 43 % des recettes budgétaires de la Perse. L'accord supplémentaire prévoyait en outre, un paiement rétrospectif de 24 millions au titre des redevances supplémentaires pour les années 1947 à 1949. Ce versement additionnel devait fournir une grande partie des ressources nécessaires pour la réalisation du plan de 7 ans annoncé en 1947 ».

Faute de quoi, l'A.I.O.C. termine l'article en menaçant l'Iran de l'absence d'un marché mondial, de l'arrêt des importations, de la cessation du paiement des redevances et des salaires de 70.000 Persans employés par la compagnie ; de la pénurie d'ingénieurs et de techniciens, etc.

Depuis le mois d'avril, cependant, la tendance « dure » hostile aux nationalisations, partisane de l'accord supplémentaire, a cédé du terrain à la pression nationaliste iranienne. Le principe de la nationalisation a été accepté. Londres semble s'orienter vers un compromis favorable au maintien de son exploitation, qui serait monnayé par le départ du Dr Mossadegh.

## Le « troisième homme » américain

Vers la fin du siècle dernier, deux frères s'étaient spécialisés dans la vente du naphte pour les lampes à méche, et pour guérir les gonaïnées et le cancer. Le lundi 2 janvier 1882, ils signèrent à New-York les actes constitutifs de ce qui allait devenir une des plus impressionnantes machines industrielles du monde moderne : la Standard Oil. Les deux frères s'appelaient John et William Rockefeller.

Tout le monde connaît la gigantesque lutte qui a opposé pendant des dizaines d'années la Standard Oil avec Rockefeller, à la Shell O.I avec Deterding. Guerres, révolutions, gouvernements ont été faits et défaits sur toute la terre par les magnats et leurs agents. Le Proche-Orient était naturellement destiné à fournir un champ de choix à leur cruelle concurrence.

C'est un vice-président de la Standard qui a dirigé les experts et conseillers du gouvernement iranien. En 1946, lors de la révolte d'Azerbaïdjan, éclata une grande grève à Abadan. A ce moment, la Grande-Bretagne se vit contrainte de faire appel aux U.S.A. et de lui réserver un pourcentage sur la vente des pétroles persans.

Dans toute l'affaire anglo-iranienne, les Américains ont bénéficié de la position du « troisième homme ». Leur but est d'abord de tenir compte du rapport de forces international U. S. A. - U.R.S.S., donc de développer leur stratégie anticommuniste ; ensuite de profiter au maximum des difficultés anglaises. C'est ce qui explique la complexité de leur attitude : offres de capitaux et de techniciens au gouvernement de Téhéran et conseils à l'Angleterre d'accepter la nationalisation, mais en même temps soutien ouvert de la position anglaise dans la mesure où sa perte risquerait d'entraîner un succès soviétique.

## Eveil de l'agneau

En 1948, une caricature à eu beaucoup de succès : elle représentait un petit agneau iranien entouré par trois géants rapaces aux aguets : le lion anglais, l'ours russe, l'aigle américain. Toute la fresque d'intrigues que je viens d'esquisser peut se résumer aujourd'hui à ce dessin, mais un peu modifié : le petit agneau n'est plus seul à l'abulisle, ou des tendres poètes orientaux. Il a découvert l'importance de son sous-sol, l'ivresse de l'indépendance et les finesses de la corde raide entre les « blocs ». Et c'est au vieux faire pitoyable qu'il montre ses premières dents.

**Louis DALMAS.**


HOTEL PLAN
LE BEAU CIRCUIT DE FRANCE
en car de luxe
PARIS, LAUSANNE, GENEVE, GRENOBLE, GORGES du VERDON, CANNES, NICE, MONTE-CARLO, SAN REMO, MARSEILLE, PARIS.
12 jours ..... 38.475 fr
L'ESPAGNE
Départ assuré chaque dimanche
18 jours en car luxe ..... 69.900 fr.
LA SUISSE
PARIS, BALE, LUCERNE, LAC 4 CANTONS, INTERLAKEN, LAUSANNE, SAINT-GERGUE, PARIS.
7 jours en car luxe ..... 24.900 fr
TOUT COMPRIS DE PARIS A PARIS
Demandez notre brochure illustrée gratuite
HOTEL-PLAN
49 AVENUE DE L'OPERA
PARIS TEL. CIPE 02 15 - 07-49

ASTHME EMPHYSÈME
vous rendent la vie intolérable. Jugulez leur crise en vous confiant à un médicament sérieux qui, peu à peu, en réduira la fréquence et la violence.
Essayez CALM-ASMINE
Comprimés : Hes phar. V. 763-P 469

VALS LES-BAINS (ARDÈCHE)
Saison Juin Octobre
FOIE - ESTOMAC
DIABÈTE
Ecrire COMITÉ DE PROPAGANDE Bureau D Trains directs Paris-Vals

SPORT VIOLENT ?
LE SLIP masculin KANGOUROU
assure un maintien et un confort parfaits dans l'EFFORT
« c'est une création HERBIN & TROYES »

Ah ! ces maux d'Estomac

POUR soulager rapidement et agréablement les malaises de la digestion, causés par l'excès d'acidité dans votre estomac, et faciliter en même temps le travail de la digestion, sucez simplement au dessert — comme des bonbons — 2 délicieuses pastilles Rennie : les principes calmants, digestifs et anti-acides qu'elles contiennent amènent un soulagement rapide. Pastilles Rennie, pharmacies, seulement. Visa n° 22456.
Nouveau : Chaque grande boîte de pastilles contient maintenant, en plus, un étui en matière plastique pour la poche ou le sac.
"DIGESTIF RENNIE Soulagement rapide !"

ESDERS
LE CHAMPION DU beau VÊTEMENT
vous souhaite de beaux jours
et met à votre disposition le choix le plus complet d'articles pour le week-end, la mer et la campagne.
Pour Hommes
VESTON très belle draperie pied-de-poule bleuté 7.390 f.
PANTALON serge pure laine, marron, nègre ou pétrole 4.190 f. & 4.660 f.
COSTUME D'ETE en gabardine de coton, belle fabrication 5.070 f.
Elégantes SANDALES box havane, semelles cuir, talons inusables 39 au 46 2.500 f.
SAHARIENNE, teintes mode, manches courtes, à partir de 2.030 f.
pour enfants à partir de 1.570 f.
SHORT, à partir de 940 f.
pour enfants à partir de 670 f.
CHEMISETTE, cretonne unie, coloris mode, col ouvert, 1 poche 595 f.
pour enfants, cretonne beige, col ouvert, 1 poche 495 f.
Pour Dames
ROBE de CAMPAGNE cretonne imprimée, coloris mode, fond blanc 975 f.
VESTE belle draperie veloutée, doublée rayonne, en vert, rouge et gris 2.995 f.
A PARIS - 124, Rue de Rivoli (Mte Châtelet)
A LYON - 67, Rue de la République

LE PINCEAU ÉLECTRIQUE
electrospray
UNE SIMPLE PRISE
80 % D'ECONOMIE TEMPS ET PEINTURE
Ets CHATELLIER Siège social : 4, r. MASSENET (Paris). JAS. 60-01 Vente : 123, boul. RICHARD-LENOIR. ROQ. 95-98
DEMONSTRATION A DOMICILE SUR DEMANDE A SERVICE 101

Madame TIMOR combat efficacement les mouches
CONTRE mouches, mites, moustiques
INSECTICIDES SURACTIVÉS TIMOR
GAZ * LIQUIDE POUR POMPE A MAIN
OÙ TIMOR PASSE L'INSECTE TREPASSE


TOUS LES MARDIS, JEUDIS ET SAMEDIS, ECOUTEZ "CHANSONS DU JOUR" SUR LUXEMBOURG : 19 H. 31 ET MONTE-CARLO : 19 H.43